Alexandre TCHOUDINOV, Dmitri BOVYKINE,
ФРАНЦУЗСКАЯ РЕВОЛЮЦИЯ // ВСЕМИРНАЯ ИСТОРИЯ
ТОМ 4. МИР В XVIII ВЕКЕ. МОСКВА, «НАУКА» 2013,
с. 644-706 [La Révolution française// Histoire
universelle] Volume 4. Le monde au XVIII^e siècle
Moscou, Naouka, 2013

Varoujean Poghosyan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13404>

DOI : 10.4000/ahrf.13404

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 181-185

ISBN : 978-2-200-92928-2

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Varoujean Poghosyan, « Alexandre TCHOUDINOV, Dmitri BOVYKINE, *Французская революция // Всемирная история* Том 4. Мир в XVIII веке. Москва, «Наука» 2013, с. 644-706 [La Révolution française// Histoire universelle] Volume 4. Le monde au XVIII^e siècle », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 378 | octobre-décembre 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 01 juillet 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13404> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13404>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Alexandre TCHOUDINOV, Dmitri
BOVYKINE, ФРАНЦУЗСКАЯ РЕВОЛЮЦИЯ
// ВСЕМИРНАЯ ИСТОРИЯ ТОМ 4. МИР В
XVIII ВЕКЕ. МОСКВА, «НАУКА» 2013,
с. 644-706 [La Révolution
française// Histoire universelle]
Volume 4. Le monde au XVIII^e siècle

Moscou, Naouka, 2013

Varoujean Poghosyan

RÉFÉRENCE

Alexandre TCHOUDINOV, Dmitri BOVYKINE, ФРАНЦУЗСКАЯ РЕВОЛЮЦИЯ // ВСЕМИРНАЯ ИСТОРИЯ, ТОМ 4. МИР В XVIII ВЕКЕ. МОСКВА, «НАУКА», 2013, с. 644-706 [La Révolution française// Histoire universelle] Volume 4. Le monde au XVIII^e siècle, Moscou, Naouka, 2013, ISBN 978-5-02-036725-8, 1060 roubles.

- 1 En continuant les traditions de l'Académie soviétique, l'Institut de l'histoire universelle de l'Académie des Sciences de la Russie a entrepris la publication d'une nouvelle *Histoire universelle* en six volumes, de l'Antiquité à nos jours : on en a publié à l'heure actuelle quatre volumes (voir v. 1-3, Moscou, Naouka, 2011-2013). L'Académie soviétique a réalisé en 1955-1983 la publication d'une *Histoire universelle* en treize volumes, *in octavo*. On a également publié, sous la direction d'Albert Manfred, un *Abrégé d'histoire universelle*

en deux volumes (Moscou, 1966), qui a été traduit en plusieurs langues (la traduction française a paru à Moscou en 1974).

- 2 Cette nouvelle publication diffère beaucoup des précédentes non seulement par l'approche des auteurs, mais aussi par sa composition. D'une part, les historiens contemporains russes ont laissé de côté l'approche marxiste, et de l'autre, ils ont préféré interpréter l'histoire des différents pays d'après les acquis plus récents de la science historique. Les éditeurs ont souligné ce fait dans la préface du volume recensé ici : « Nous avons tâché de créer un panorama des approches contemporaines de l'étude de ce siècle, de jeter un nouveau coup d'œil sur les processus ayant eu lieu à cette époque et sur la place de celle-ci dans l'histoire » (p. 11). Autrement dit, il ne s'agit pas de narrations ou de descriptions d'événements déjà connus ; au contraire, c'est une étude collective plutôt analytique, dont les auteurs sont bien au courant des approches récentes des chercheurs contemporains, et le chapitre consacré à la Révolution française en est la meilleure preuve. Rédigé par Alexandre Tchoudinov et Dmitri Bovykine, il comprend cinq parties : *Les origines de la Révolution ; De l'Ancien régime au nouveau ; La Terreur ; La Révolution et la Contre-révolution ; La Révolution française et le monde*.
- 3 Quant à l'étude des origines de la Révolution, Alexandre Tchoudinov brosse brièvement le tableau du développement de la pensée historique, mettant en évidence deux principales tendances, propres aux interprétations, idéologique et sociale, adoptées par nombre d'auteurs, à partir des contemporains français et anglais (Thomas Paine, l'Abbé Barruel, Edmond Burke) jusqu'aux historiens marxistes soviétiques et français de la deuxième moitié du XX^e siècle (Albert Manfred, Albert Soboul et bien d'autres). L'auteur a raison d'affirmer que les explications des origines de la Révolution, avancées par les historiens libéraux français du XIX^e siècle (Mignet et d'autres), qu'il qualifie « de sociales et d'économiques », ont été reprises beaucoup plus tard par les historiens marxistes et par tous ceux qui se trouvaient sous l'influence de la méthodologie marxiste (p. 646).
- 4 L'auteur ne nie certainement pas la crise qui avait ébranlé le système social et économique de la France à la veille de la Révolution, une circonstance qui occupait une place majeure dans les études de nos prédécesseurs. Pour autant, en se référant aux études récentes, il prend également en considération, parmi les origines de la Révolution, l'importance de deux autres réalités : la conjoncture économique non favorable et les fautes commises par les autorités. Il cite surtout le dynamisme économique de la France, dans les années 1720-1780, dans les sphères du commerce colonial, de l'industrialisation, de l'agriculture, etc. Toutefois, il juxtapose la grave crise économique que le pays éprouvait dans la deuxième moitié des années 1780 avec la position des cercles gouvernementaux ; ceux-ci étaient désireux d'entreprendre des réformes nécessaires dans le but d'améliorer la situation catastrophique.
- 5 Alexandre Tchoudinov souligne les démarches des hommes d'État français, visant à régler notamment la crise financière, qui suscitèrent la vive indignation des ordres privilégiés, en n'oubliant pas de noter les fautes commises par Necker qui avait l'intention de couvrir les dépenses militaires en empruntant des sommes énormes aux banquiers étrangers. Dans son ensemble, il constate, à la différence des représentants des historiens libéraux et marxistes, la disposition favorable de la monarchie française à l'égard de l'application des réformes et des changements positifs, dont les actions non pas été cependant approuvées par la société française, car le gouvernement n'avait plus

d'autorité parmi les différentes couches de celle-ci. C'était donc, d'après lui, un concours de coïncidences de beaucoup de facteurs désagréables et négatifs comme le déficit financier, la baisse des prix, la fronde des privilégiés, la faiblesse du pouvoir central, etc., qui a aggravé la situation sociale et a décidé du destin de l'Ancien Régime (p. 652). Notons aussi qu'il diffère de l'interprétation de l'historiographie « classique » à propos du rôle prépondérant de la bourgeoisie dans la Révolution comme de son hégémonie ; il attribue celle-ci aux élites, dont les vues ont été formées pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle sous l'influence des idées des Lumières, et qui ont dirigé le mouvement public en France à partir de 1788 (p. 654).

- 6 Que voulaient et que faisaient les hommes politiques, surtout les représentants du Tiers état, engagés dans le processus des ébranlements et des changements à partir de la chute de la Bastille ? C'est la question qui intéresse le plus Dmitri Bovykine. Il la discute dans la deuxième partie, principalement à travers l'émergence de la notion de la « nation » et du chemin ultérieur qu'elle a parcouru lors de l'activité de la Constituante. Certes, il accepte que cette notion ne fut point une nouveauté en 1789, en mettant celle-ci en relation avec les idées avancées par les philosophes de l'époque des Lumières. Or c'est la Révolution qui a donné aux députés des États généraux toutes les possibilités de se déclarer les représentants souverains du peuple. Cette circonstance, d'après son récit, a conditionné la naissance de l'Assemblée nationale, puis des autres organes législatifs, et l'adoption de la Déclaration des droits de l'homme, qui a, comme il le croit, présagé la chute de l'Ancien Régime (p. 657).
- 7 Dmitri Bovykine suit minutieusement les différents aspects de la compréhension de la souveraineté nationale par les révolutionnaires lors de la Constituante. Il considère ses résolutions prises dans différents domaines (la suppression des ordres privilégiés, la création de 83 départements, etc.) comme des démarches poursuivant le but de créer une nation monolithique. En même temps, il n'omet pas les résultats, parfois diamétralement opposés aux désirs des révolutionnaires obtenus lors des événements révolutionnaires, à savoir l'émergence de différents clubs politiques (des jacobins, des cordeliers, etc.), les divergences entre les hommes politiques à propos des droits qu'il fallait accorder au pouvoir royal, ayant en fin de compte stimulé l'émigration. L'auteur constate un fait indéniable, c'est que « la nation a été divisée non seulement politiquement, mais aussi physiquement » (p. 660).
- 8 Outre les circonstances défavorables citées pour la cohésion de la nation, Dmitri Bovykine ne néglige pas non plus beaucoup d'autres, qui ne sont pas moins importants : l'élection des fonctionnaires au lieu de leur nomination, la confrontation entre Paris et les départements, qui a fait naître le « fédéralisme » et les émeutes, surtout dans les départements de l'est, la confrontation religieuse, à la suite de la confiscation des biens du clergé au profit de la nation et de la réforme religieuse de 1790, les conflits entre la paysannerie et la population urbaine, surtout après les décrets des 5-11 août. De toutes façons, il est persuadé que la Constituante a remplacé l'Ancien Régime par un nouveau (p. 663).
- 9 Il est bon d'avoir accordé une place majeure à la période de la Révolution à partir du 5 septembre jusqu'au coup d'État du 9 Thermidor, appelée la « Terreur ». Parmi les interprétations des causes de la Terreur, avancées par les historiens, Alexandre Tchoudinov a raison de distinguer trois explications dominantes : sociale, utopique et celle des circonstances objectives, qu'il discute en détail et de positions équitables. Comme il le remarque, beaucoup de participants de la Révolution, ainsi que nombre

d'historiens, surtout libéraux, ont expliqué la Terreur par des circonstances objectives, en se référant surtout à la nécessité de recourir à la répression en vue d'écarter les dangers extérieurs et intérieurs. Or l'auteur se limite à citer les noms de Mignet et d'Alphonse Aulard. Mais parmi les partisans de ce point de vue, il y avait beaucoup d'historiens occidentaux et soviétiques de renom, comme Jacques Godechot et Albert Manfred. À vrai dire, moi aussi, à la suite de mes maîtres, j'ai partagé bien longtemps leur point de vue. L'auteur réfute cette interprétation en discutant des faits authentiques et indéniables et en conclut qu'elle est en contradiction évidente, non seulement avec les faits historiques, mais aussi avec la chronologie de la Révolution (p. 667).

- 10 D'après l'analyse d'Alexandre Tchoudinov, il en est de même pour l'explication sociale. Mais dans ce cas, son interprétation des approches de ses prédécesseurs est beaucoup plus étendue. Il jette un coup d'œil sur ceux-ci, des babouvistes aux historiens soviétiques. Certes, nombre d'historiens de différentes orientations ont avancé des explications parfois incompatibles, et c'est ce qu'il note. De toutes façons, on a expliqué la politique de la Terreur par la volonté des jacobins de défendre les intérêts de certaines classes ou de couches différentes de la société : par exemple, des pauvres (Albert Mathiez) ou de la petite et de la moyenne bourgeoisie (N. Loukine, Albert Manfred), etc. L'auteur est sûr qu'en réalité, ces historiens ont prouvé même de manière convaincante que la politique sociale des jacobins ne correspondait pas aux intérêts de couches ou de classes précises ; dans son ensemble, il réfute également cette seconde explication. En général, je partage ses vues, or il s'est trompé en traitant Albert Mathiez d'élève de Jean Jaurès (p. 668). D'après ses contemporaines, le « paysan du Danube » (voir Georges LEFEBVRE, « *Albert Mathiez* », *AHRF*, n° 50-1932, p. 105 ; Albert TROUX, « *Albert Mathiez à Nancy (1908-[19]09) et à Besançon (1911-1920)* », *ibid.*, p. 240 ; Jacques GODECHOT, *Un jury pour la Révolution*, Paris, 1974, p. 301) ne se considérait que l'élève d'Aulard jusqu'à la rupture de ses relations avec lui. James FRIGUGLIETTI a constaté à juste titre : « À maintes reprises, et jusqu'en 1907, il reconnaît Aulard pour maître » (voir James Friguglietti, *Albert Mathiez – historien révolutionnaire*, Paris, 1974, p. 72). Il m'est difficile de partager l'appréciation que donne l'auteur de Georges Lefebvre comme « historien marxiste » (p. 669), alors qu'il était un historien socialiste. Je juge pertinent de me référer à ce propos à l'attestation de George Rudé : « Lefebvre malgré sa révérence pour Marx, ne s'est jamais proclamé marxiste » (George RUDÉ, « *Albert Soboul : un témoignage personnel* », *AHRF*, n° 250-1982, p. 559).
- 11 En discutant minutieusement les vues des jacobins, formées sous l'influence des Lumières, Alexandre Tchoudinov croit que la motivation utopique, qui a été mise en lumière dès la naissance de l'historiographie révolutionnaire, particulièrement celle qui était conservatrice, jusqu'à nos jours, est plus acceptable. Or il n'hésite pas à noter que la motivation de la Terreur est à l'heure actuelle l'un des thèmes les « plus discutables dans l'historiographie de la Révolution française » (p. 676).
- 12 Les notions de la « Révolution » et de la « Contre-Révolution » ont été discutées par Dmitri Bovykine de la manière la plus détaillée à travers les querelles que celles-ci ont suscitées dès le début de la Révolution. Il présente les différentes interprétations, en s'abstenant de nous imposer ses opinions, ce qui lui est propre en général. Par contre, il préfère se limiter à remarquer qu'on a conçu et présenté la Révolution de deux points de vue principaux : d'une part, comme un événement unique et symbolique, et d'autre part, comme un événement contradictoire et amorphe (p. 683). La « Contre-

Révolution », à son tour, est devenue un objet d'interprétations contradictoires. L'auteur a le mérite d'analyser l'ensemble des circonstances complexes qui avaient servi de prétextes aux interprétations de ce phénomène : par exemple, fallait-il qualifier les partisans de la monarchie de contre-révolutionnaires, en dépit des dissentiments existants entre eux, ou bien les girondins, ou encore tous ceux qui avaient pris part à l'insurrection de 31 mai-2 juin ? Il y a lieu de citer l'une de ses conclusions, d'après laquelle ce n'est qu'après 1795 qu'on pouvait remarquer la consolidation des adversaires de la Révolution (p. 685). Certes, il accepte l'existence de dissentiments existant entre les deux principaux courants des royalistes.

- 13 Dans la dernière partie de ce chapitre, Alexandre Tchoudinov discute le rôle de la Révolution en France et dans le monde, en concentrant son attention sur le rôle qu'elle a joué dans la transformation de l'« ordre féodal » en capitalisme. Était-ce la Révolution qui a fondamentalement brisé l'ancienne formation sociale et économique (d'après la terminologie de la méthodologie marxiste) et a ouvert la voie au développement du capitalisme en France, comme en étaient sûrs nos prédécesseurs soviétiques ? L'auteur est loin de l'intention de nier le rôle positif de la Révolution dans ce processus douloureux et compliqué, voire contradictoire, mais d'après les acquis des études récentes des historiens français, il réfute l'approche des historiens soviétiques. D'une part, il met l'accent sur le développement indéniable des relations capitalistes dans l'économie française, même à la campagne, avant la Révolution, et de l'autre, il souligne les conséquences parfois négatives des événements révolutionnaires dans les différents secteurs de l'industrie et du commerce (surtout extérieur), ainsi que de l'agriculture. À la suite d'Anatoli Ado, il note que le partage des biens fonciers entre les paysans a freiné, dans une certaine mesure, le développement de l'industrialisation en France au XIX^e siècle.
- 14 D'après l'auteur, le rôle de la Révolution dans les pays occupés par les armées françaises n'était pas univoque non plus ; sauf les circonstances citées, il met en évidence l'exploitation de leurs ressources par les conquérants. Quant à l'influence de la Révolution sur la formation de la culture politique contemporaine, Alexandre Tchoudinov n'a pas de doute qu'elle a certainement aidé la formation de beaucoup de notions dans leur sens contemporain, comme celles de la « démocratie », de la « république », etc. Dans ce sens, il partage l'opinion de ceux qui ont qualifié la Révolution de « berceau » de la culture politique contemporaine.
- 15 En conclusion, il ne me reste plus qu'à saluer la publication de cette étude qui orienterait tous ceux qui s'intéressent à la Révolution française vers beaucoup d'approches récentes.